

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman

Le Monde

Dans les gouffres intimes du Chili :

Patricio Guzman poursuit son travail de mémoire sur le coup d'Etat de 1973

Sous la houlette du général Pinochet, dictateur exemplaire, le Chili a été, dès les années 1970, le laboratoire d'une formule qui fait aujourd'hui florès : l'alliance de l'autocratie et de l'ultralibéralisme. Ce qui n'a pas empêché, vendredi 25 octobre, plus d'un million de personnes de manifester dans les rues de Santiago.

Cette histoire, ce cynisme, cette cruauté qui ne désarment pas, le cinéaste Patricio Guzman, depuis son exil français, les a durablement documentés depuis le coup d'Etat qui a causé la mort de Salvador Allende. Cheminant le long de ses gouffres intimes, il signe des documentaires politiques engagés, avant de réaliser, en 2010, un chef-d'œuvre tardif avec *Nostalgie de la lumière*, film atypique qu'on peut qualifier d'essai, qui s'envole vers les sommets de l'émotion et de l'intelligence. Donnant à ce film magnifique une envoûtante suite aquatique en 2015, avec *Le Bouton de nacre*, Guzman continue de dévider son fil politico-géographique dans *La Cordillère des songes*. La chaîne des Andes, massive, impénétrable et mystérieuse, séparant le pays du continent et le confinant sur sa façade maritime, y structure un film qui retourne sonder - telle l'image originelle de la quête guzmanienne - le coup d'Etat de 1973, avant d'avancer dans le temps en donnant la parole à certains témoins dont l'expérience et la création personnelles éclairent le sujet.

Le sujet ? Toujours le même, il ne saurait y en avoir d'autre pour ce cinéaste qui a entrelacé si intimement sa vie et son cinéma. C'est la mémoire, sa douloureuse résurgence, la terreur et l'ennui qui y sont associés, le baromètre du rapport à un pays dont les morts ne cesseront jamais de demander des comptes. La Cordillère, massif granitique et autour de laquelle le film tourne en préambule, sert pour ainsi dire de porte d'entrée à l'analyse du sentiment personnel qui relie le cinéaste à son pays. Indifférent, dans sa jeunesse, à cette montagne qui structure le pays à la manière d'une colonne vertébrale, il y voit aujourd'hui la muette détentrice d'une histoire longue, mais jamais reconnue pour telle.

Le film se déplace ainsi insensiblement de la géographie à l'histoire, retournant de nouveau à ce point aveugle que constitua le coup d'Etat, et désignant le Chili comme un pays malade de son histoire, malade d'une mémoire qu'on a toujours préféré enfouir. Le personnage de Pablo Salas est à cet égard intéressant. Filmeur fou de toutes les manifestations chiliennes depuis les années 1980, dépositaire, dans son local, de centaines de vidéos qui témoignent de la constante répression qui a ensanglanté le pays, ce miraculé fait à lui-seul figure d'espoir qu'une mémoire véritable, et dans ses pas une justice digne de ce nom, puisse un jour advenir au Chili.

Jacques Mandelbaum

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman

Télérama



Patricio Guzman l'exilé clôt une trilogie fascinante sur ce Chili qui le hante. Cherchant dans les Andes, somptueuses, les traces des drames de la dictature.

Il a voué son œuvre au Chili, mais quand Patricio Guzmán remet les pieds à Santiago, il s'y sent étranger. C'est le paradoxe de l'exilé que de vivre hanté par un pays qui l'a déserté. Est-ce pour combler cette distance que Guzmán cherche partout, y compris dans les éléments naturels, des traces de l'histoire tragique du Chili ?

Après *Nostalgie de la lumière*, consacré au désert d'Atacama, et *Le Bouton de nacre*, dédié à l'océan, *La Cordillère des songes* clôt une trilogie fascinante sur les intrications liant mémoire, histoire et environnement. Cette fois, c'est dans la roche glacée de l'une des plus grandes chaînes de montagnes du monde qu'il traque, tel un poète géologue, le temps passé, présent et à venir. Vue tantôt comme un mur qui sépare, tantôt comme une montagne protectrice, quasi magique, la cordillère est cette « colonne vertébrale » occupant 80% du territoire chilien.

Ravins, glaciers, pics enneigés, défilés rocheux labyrinthiques, cascades d'eau pure : la somptueuse beauté des Andes apparaît aussi négligée par le pouvoir chilien que la mémoire des morts et des disparus de la dictature. Guzmán s'arrête sur des pavés taillés dans la pierre, que le sang des opposants à la junte entache à jamais. Dans la montagne, il filme de haut une mine de cuivre exploitée par le régime actuel, néolibéral et productiviste, comme au temps de Pinochet. « Ils ont vendu le pays », soupire un témoin. Les rêveries philosophiques se mêlent aux associations poétiques, et les souvenirs de l'exilé aux témoignages de ceux qui sont restés, comme Pablo, formidable archiviste de la résistance populaire à la dictature — malgré les risques, il n'a cessé de filmer ses compatriotes manifestant.

En off, Patricio Guzmán, 78 ans, ne s'est jamais livré de cette façon. Déchirante, c'est la voix d'un vieil homme dont la vie et l'œuvre ont basculé un certain 11 septembre 1973.

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman

les Inrockuptibles

Le cinéaste chilien dénonce l'ultralibéralisme, le désastre écologique et les crimes du passé dans un beau documentaire, annonciateur de la révolte actuelle.

Patricio Guzman a-t-il rêvé le soulèvement populaire qui se produit actuellement au Chili, suite à l'augmentation du prix du ticket de métro, et a-t-il fait de ce rêve son nouveau film ? Lui qui a, depuis trente-cinq ans et sans relâche, documenté l'histoire tragique de son pays s'est-il finalement transformé en oracle ? Il avait jusque-là confronté, par tous les moyens possibles, la mémoire des disparus avec les dénis du présent.

Son style était passé du documentaire politique le plus brut, comme dans le monumental triptyque *La Bataille du Chili* (1975-1979) ou *Salvador Allende* (2004), à une esthétique plus abstraite, une dialectique mêlant la poésie de la nature aux exactions du pouvoir politique. Après les astres dans *Nostalgie de la lumière* (2010) et le cycle de l'eau dans *Le Bouton de nacre* (2015), le voici donc qui en appelle ici aux montagnes, à la cordillère des Andes qui encercle la capitale Santiago et constitue 80 % de la surface du pays.

Dans ce cinéma où le hasard n'existe pas, où toute l'histoire d'un pays se déroule à partir du fil brisé d'un bouton ou de la découverte d'un ossement dans le désert, chaque signe a son importance. Il n'y a donc pas de hasard à ce que, des mois avant le soulèvement populaire qui agite aujourd'hui les rues de Santiago et plonge le pays dans un climat de guerre civile qu'il n'avait plus connu depuis le coup d'Etat de Pinochet, Guzman ait la prescience foudroyante de débiter son film justement dans le métro de la capitale chilienne. Il filme là le peuple qui s'est depuis réveillé pour protester contre tout ce qu'il dénonce dans *La Cordillère des songes*, à savoir la confiscation des ressources naturelles du pays par les entreprises étrangères, l'ultralibéralisme adopté par le gouvernement, la non-reconnaissance des crimes gouvernementaux du passé et l'augmentation des inégalités entre les riches et les pauvres.

Ce que traque Guzman, dans une alternance entre une série d'entretiens - avec deux sculpteurs, un cameraman amateur et un écrivain - et des vues aériennes de Santiago et des montagnes habitées par la voix du réalisateur, est bien la possibilité d'une révolte. Lorsqu'il filme ces rues désertées par les manifestants, domestiquées par le capitalisme, présenté comme une nouvelle forme de régime autoritaire, il en appelle à une révolution larvée aujourd'hui advenue. Cinéaste de la mémoire chilienne, Guzman s'est fait, le temps d'un film, l'annonciateur du futur immédiat de son pays. Le songe est devenu réalité.

Bruno Deruisseau

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman



« On est de son enfance comme on est d'un pays »

Avec *La Cordillère des songes*, ce sont quarante ans d'une œuvre intégralement conçue comme un mausolée à la mémoire d'un Chili supplicié sur l'autel de la junte militaire que Patricio Guzmán referme, et, plus encore, dix ans d'une « trilogie de la mémoire », commencée par *Nostalgie de la lumière* et perpétuée par *Le Bouton de nacre*. Une exploration évolutive, d'un genre et d'une forme à nuls autres pareils, auscultation documentaire et poétique du corps social, politique et géographique du Chili, fusionnant le micro des souvenirs de jeunesse du réalisateur, au macro du cosmos.

Un majestueux triptyque mental dans lequel la mémoire est considérée comme une force naturelle, successivement assimilable à la gravité, aimantant les familles des victimes de la dictature aux charniers du désert de l'Atacama, aux marées du Pacifique, rejetant les dépouilles des noyés de Pinochet, et désormais aux plis telluriques de la Cordillère des Andes, grande ignorée du Chili et pourtant veilleuse silencieuse de la capitale Santiago. Une troisième barrière naturelle achevant d'isoler le pays comme une île, l'enfermant dans un espace hors du temps, filmé par Guzmán comme un Shangri-La dépouillé de ses pouvoirs magiques, jadis cocon d'une enfance protégée, avant de se transformer en prison à ciel ouvert pour l'adulte militant vite contraint à la fuite.

Si un tel projet d'exploration du temps perdu des origines et d'un passé idéalisé ne manque pas d'évoquer une certaine Recherche proustienne, c'est bien plus sous l'ombre tutélaire de Jorge Luis Borges, autre témoin des dérives autoritaires du continent, que semble se déployer une dernière fois le grand œuvre de Patricio Guzmán. Le Chili de son enfance y devient son Zahir, l'objet obsessionnel de sa quête, et la Cordillère son Aleph, ce concept fantasmatique imaginé par le romancier argentin, « le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'Univers vus de tous les angles ».

Néanmoins, Guzmán se fait ici plus prosaïque, moins proluxe en arborescences métaphoriques que dans les précédents volets, s'éloignant assez vite de cette Cordillère, pour renouveler son regard de documentariste d'une manière plus intime. En exhumant tout d'abord longuement les archives de l'un de ses anciens camarades de lutte, le cinéaste Pablo Salas, qui aura fait le choix de rester durant la tempête de la dictature pour capter inlassablement les lueurs de l'incendie. Dans un poignant geste d'amitié et de contrition, Guzmán laisse le travail d'un confrère prendre une place centrale dans son film. Enfin, il se rend comme sur une tombe sur les ruines miraculeusement conservées de la maison de son enfance. Ce double retour aux sources vives de son passé lui permet de la sorte d'achever un parcours documentaire et existentiel révolutionnaire au sens cosmique du terme : en revenant à son point de départ.

Emmanuel Rasiengas

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman

PREMIERE



Pour clore sa trilogie de la mémoire qui s'enfuit, le génial poète documentariste chilien fait planer sa caméra au-dessus de la cordillère des Andes.

Il ne sait plus par quel bout prendre son pays. En exil depuis les années 70, le Chili est loin, comme un souvenir qui s'efface mais vous hante quand même, paradoxe douloureux qui a des allures de double peine. Alors il y retourne, comme à une tâche difficile ou à un devoir.

De film en film, qu'on les appelle documentaires, essais ou poèmes, Patricio Guzman interroge son rapport à ce pays fantôme qui lui file entre les doigts. Son angle d'attaque est cette fois la cordillère des Andes, barrière de montagnes qui « protège et isole » le Chili du reste du monde. Les plans de drones au-dessus du massif baigné de nuages sont vertigineux, instantanément métaphysiques, une « *mountain of life* » qu'aurait pu filmer Terrence Malick.

On a l'impression d'y toucher l'éternité, la puissance de la Terre elle-même, comme si elle pouvait parler, raconter quelque chose de beau et terrible à la fois. A cette vision inouïe, Guzman accole sa voix off, lente, articulée, consciente de chaque effet de sens, et des interviews d'artistes locaux, qui évoquent à la fois la montagne, sa présence, et la persistance de la blessure des années Pinochet.

Le rapport ? Il tient à l'exil de Guzman, cet homme qui regarde le Chili de l'extérieur – là où le temps file – tandis que les autres, ses alter-ego restés sur place, le vivent de l'intérieur – là où il semble s'être arrêté. D'un côté et de l'autre de ce double mur infranchissable (la montagne et le coup d'Etat de 1973), tous sont prisonniers.

Guillaume Bonnet

LA CORDILLERE DES SONGES

De Patricio Guzman

TEASER
CINEMA



Voilà 46 ans que Guzman est hanté par le putsch de Pinochet et le départ précipité de son pays. Lui qui filma ce coup d'Etat cherche à donner du sens à ce qui reste le déchirement de sa vie. Avec *La cordillère des songes*, il termine sa trilogie et raconte ses souvenirs, ses regrets avec comme image récurrente, cette cordillère que l'on ne voit plus car elle fait partie du paysage.

Pourtant elle qui protège autant qu'elle isole le Chili est bien présente et elle observe, mémoire de ce territoire. À travers des interviews, artistes, vulcanologues, écrivains, racontent leur cordillère. Quand surgit Pablo Salas, parfait pendant de Guzman. Documentariste, il n'a pas quitté le Chili et n'a cessé depuis de filmer les mouvements politiques et la dictature pour qu'on n'oublie jamais.

Guzman montre qu'une résistance a été possible mais aussi à quel point cette séquence de l'Histoire a gangrené un pays qui ne s'en relève pas. Selon lui et Salas, si le règne de Pinochet a pris fin en 1990, ce qu'il a amené avec lui, et notamment l'ultra-libéralisme, est toujours présent. Et plus personne n'est capable de se rebeller. C'est là où le film dépasse les frontières du Chili, décrivant ce constat d'impuissance face à un système qui exclut, divise et écrase. Il en tire une injonction vitale, désespérée : le Chili est triste, il doit retrouver son enfance et sa joie. Comme nous tous.

Perrine Quennesson